

REVUE DE PRESSE

MA MÈRE QUI CHANTAIT SUR UN PHARE

de Gilles Granouillet - Ed. Actes Sud/Papiers

Création



mise en scène **François Rancillac**

avec **Patrick Azam, Anthony Breurec, Antoine Caubet, Riad Gahmi, Pauline Laidet, Françoise Lervy**

assistante à la mise en scène **Lucile Perain**

scénographie **Raymond Sarti**, assisté de **Vera Martins**

lumière **Marie-Christine Soma**, assistée de **Manon Lauriol**

costumes **Cidalia Da Costa**

son **Michel Maurer** avec la voix d'**Isabelle Duthoit**

danse des pompons **Israel Sánchez- González**

Du ven. 04/01/13 au dim. 03/02/13 - Paris - [Théâtre de l'Aquarium](#)
Du ven. 15/02/13 au sam. 16/02/13 - Boulogne-Billancourt - [Théâtre de l'Ouest Parisien](#)
Le 19/02/2013 20:00 - Châtenay-Malabry - [Théâtre La Piscine](#)
Du mar. 05 au mer. 06/03/13 - Tours - [Nouvel Olympia](#)
Le 12/03/2013 20:00 - Châteauroux - [L'Équinoxe](#)
Du jeu. 21 au ven. 22/03/13 - Meylan - [Hexagone](#)
Du mer. 27 au jeu. 28/03/13 - Hérouville-Saint-Clair - [La Comédie de Caen](#)
Du mer. 03 au ven. 05/04/13 - Saint Etienne - [La Comédie de Saint-Etienne](#)
Le 12/04/2013 20:00 - Saint-Priest - [Théâtre Théo Argence](#)
Le 18/04/2013 20:00 - Château-Gontier - [Le Carré](#)
Du ven. 03 au dim. 05/05/13 - Strasbourg - [Le Taps Gare - Strasbourg](#)

Y a-t-il un enfant qui n'ait pas été troublé, un jour, en désignant sa mère à ses copains. Dire aux autres « C'est ma mère », c'est reconnaître une personne qui a tout affaire avec soi et c'est dévoiler aussi sa part d'inconnu, celle dont on ne parle pas parce qu'elle fait partie d'un autre monde, trop intime, pour qu'il puisse s'ébruiter en vaines paroles.

Mais tout de même dès lors qu'on accepte de la reconnaître cette mère, pour soi et pour les autres, d'accuser le coup, parler d'elle au passé, parce qu'on est devenu adulte, c'est se garantir au fond de soi que la « chose » est respectable, intouchable. Au passé, rien ne peut la déranger, elle peut devenir une eau forte, n'appartenir qu'à soi, à sa propre vision, en un mot elle ne dépend que de soi.

Qu'ils soient vivants ou morts, ceux dont on parle c'est déjà au passé, et cette fulgurance du passé au présent, elle se manifeste dans l'émotion. Ces sensations de frottement instable, nous les nions, les dépassons, la plupart du temps parce qu'elles empiètent sur le bonheur de vivre au présent, censé effacer la douleur.

Ma mère qui chantait sur un phare, est non seulement le sujet du poème de Gilles Granouillet, mais l'auteur invisible. C'est la vision effarante qu'elle offre à ses enfants qui va ourler leurs propres sentiments d'existence. Cette femme brûle le passé et le présent parce qu'elle met à bas toutes les conventions possibles, en un seul acte, celui de chanter nue sur un phare.

Du coup, il n'est pas difficile de voir en elle une héroïne de tragédie qui telle Médée, exprime son désespoir d'avoir été quittée et abandonne ses enfants. Livrés à eux-mêmes, ils doivent inventer pour survivre.

Et cette liberté effarante, ils la doivent à leur mère qui n'en est plus une tout à fait parce qu'elle se révèle comme une personne indépendante d'eux, une femme que peuvent voir tous les autres.

Ce passé qui brûle avec le présent, se déroule dans le temps de l'enfance qui ne fait pas partie de la grammaire.

La vision de la mère apparaît comme une immense vague vue de loin qui éclabousse à l'infini les enfants de l'autre côté sur la berge. Ici et là, les enfants repêchent des indices sur la vie d'adulte, ils les confrontent à leur imaginaire, pour découvrir que la vie est entre leurs mains. Ainsi symboliquement pendant toute la durée de la pièce qui leur donne la parole, l'enfant adolescent trimballe dans un sac plastique 3 chiots qu'il voulait noyer et qu'il ne jettera pas finalement à la mer.

Les adultes font mouche de façon souvent pitoyable, dans leur cheminement ; ils bousculent leurs rêves brutalement, mais leur font signe aussi d'avancer, de poursuivre à côté d'eux des rêves simples de fraternité d'amour, en actes plutôt qu'en paroles.

Le temps de l'enfance n'est pas à proprement parler théâtral. Il possède une intériorité que les adultes occultent nécessairement. Nous avons parfois l'impression d'assister à une lecture de la même façon que des vagues s'ébrouent contre un récif. C'est l'imaginaire qui a force théâtrale faisant du spectateur un auteur à part entière d'un spectacle insoumis à tous les clichés télévisuels, pour revenir au banc de sable de ses premières intuitions, voire ses émotions inavouées.

Le metteur en scène François Rancillac, pousse cette pièce tel un capitaine qui pourrait conduire en aveugle son navire tant il est attentif aux bruits de la mer. Et croyez-moi, non ce n'est pas fortuit si mer rime avec mère.

Elle est profonde cette mer et semble-t-il, elle a intériorisé tant de voix d'enfants qui croient voir à l'horizon, sinon leurs parents, leur propre avenir, qu'elle est aussi émouvante que cette mère qui chante et chante encore sur un phare.

Se baigner dans la mer nue de notre enfance, pour rejoindre les comédiens qui marchent sur l'eau de nos plus beaux fantasmes, c'est palpitant.

Nous remercions toute l'équipe de ce spectacle d'exprimer sous différentes touches, entre fiction et rude réalité, tout le charme qui investit cette belle pièce de Gilles Granouillet.

Une œuvre initiatique

En lisant la pièce de Gilles Granouillet que celui-ci lui avait transmis sous pseudonyme, François Rancillac eut, paraît-il, un véritable coup de foudre. On le comprend aisément, *Ma mère qui chantait sur un phare*, est effectivement un très beau texte, écrit par un authentique poète qui donc ose défier les lois élémentaires du théâtre, une discipline que l'auteur connaît pourtant très bien, pour s'embarquer et nous embarquer sur des terres (et des flots) inconnues. Avec une langue qui semble refuser tout lyrisme, mais qui finit par envoûter grâce à son rythme, son tempo quasiment musical, avec des thèmes qui s'entrecroisent savamment d'une séquence à l'autre, d'une voix à l'autre. Entre dialogue et récit pour narrer le voyage immobile et pourtant très mouvementé de deux jeunes frères encore dans la pré-adolescence, imagination ouverte à tous les vents, entre vie et mort, cette mort partout présente du début à la fin de la pièce. C'est un étonnant cheminement initiatique avec comme point d'horizon la figure de la mère, nue en haut d'un phare flottant, chœur de mâles à ses pieds dans l'espérance d'être choisi par la prêtresse. C'est bien le récit d'une quête intime qui se donnerait parfois des airs d'épopée. L'épopée de Marzeille et Perpignan, les deux jeunes protagonistes principaux, dans sa fausse et terrifiante naïveté rappellerait presque celle des jumeaux du *Grand cahier* d'Agota Kristof, alors que l'environnement de la pièce évoquerait plutôt l'univers trouble d'un Jean Audureau. Comment en rendre compte théâtralement ? Comment surtout restituer peu ou prou la subtile essence de cette fable que l'auteur qui met parfois en scène ses propres œuvres, s'est bien gardé, cette fois-ci, conscient de tous les dangers qui le guettaient au coin de chacune des respirations de son texte, d'approcher... C'est donc François Rancillac qui connaît bien son écriture pour l'avoir portée à maintes reprises à la scène, qui s'est lancé dans l'aventure de donner corps et chair à la fable. Opération délicate s'il en est, mais dont il se sort parfaitement, avec les qualités que nous lui connaissons depuis toujours : délicatesse et subtilité, rigueur et probité. Dans la belle et astucieuse scénographie de Raymond Sarti qui découvrira l'espace au fur et à mesure de l'avancée de la pièce, François Rancillac lance et dirige ses deux personnages principaux dans le jeu. Car il s'agit bien d'un jeu, ludique et grave tout à la fois, comme celui de la vie. Il faut dès lors adopter un registre d'interprétation particulier, toujours sur le fil du rasoir, d'autant qu'il n'est pas évident pour des adultes d'avoir à assumer des rôles d'enfants sans tomber dans la niaiserie. Les deux comédiens Anthony Breurec et Riad Gahmi qui doivent en outre sans cesse passer d'un registre de jeu à un autre parviennent dans l'ensemble à maintenir le fragile équilibre, alors que le reste de la distribution, Patrick Azam, Antoine Caubet, Pauline Laidet et Françoise Lervy, occupe chacun à sa singulière manière, mais toujours avec rigueur, sa place dans l'orchestre. Cet orchestre auquel nous renvoient les pupitres placés ça et là sur le plateau nous rappelant, si besoin en était, que nous sommes bien devant une œuvre chorale.

Fable Initiatique

La vie n'a pas été particulièrement tendre avec Marzeille et Perpignan. Ces deux frères de 13 et 10 ans vivent seuls avec leur mère depuis que le père a largué les amarres. Par la force des choses, les deux gamins ont dû apprendre à se débrouiller comme des grands. Mais parce qu'ils n'ont pas encore totalement quitté l'enfance, ils affrontent leur quotidien avec une part d'innocence et d'inconscience qui leur rend moins terribles la pauvreté, la solitude et l'alcoolisme de leur mère. Ce matin-là, symboliquement, comme un pas de plus vers le monde des adultes, Marzeille a pris sur lui de tuer les chiots de sa pouilleuse et néanmoins fidèle chienne. D'habitude, l'ingrate tâche revient à la mère. Mais elle est absente. Les deux frères ne tarderont pas à découvrir que celle-ci, une nouvelle fois ivre, a trouvé refuge en haut d'un phare, d'où elle chante à tue-tête, totalement nue, devant l'ensemble des gars du village. Pour la sortir de ce mauvais pas et la tirer de la honte, Marzeille et Perpignan vont devoir trouver une solution. Mais sur le chemin, c'est tout un monde qu'ils découvriront : celui des adultes. Avec ce texte, Gilles Granouillet nous offre un merveilleux voyage, fait de rire et d'émotion, au coeur de l'enfance. Tout est ici montré au travers des yeux de Marzeille et Perpignan. En choisissant de mêler scènes de jeu pur et narration (brefs récits sur ce qu'il est en train d'advenir et monologues intérieurs), l'auteur fait mouche. On plonge dès lors dans une véritable fable initiatique qui, comme le veut le genre, porte en elle autant de rugosité que de tendresse. Difficile de ne pas succomber au résultat. A la mise en scène, François Rancillac a cherché à rendre l'immédiateté de la folle journée des deux gamins. Il y est parvenu grâce à un jeu de bâches ingénieusement utilisées. Au théâtre, camper un enfant quand on ne l'est plus soi-même est une gageure pour un comédien. Riad Gahmi et Anthony Breurec trouvent le parfait équilibre et relèvent le défi haut la main. Leur qualité de composition est pour beaucoup dans la réussite du spectacle. Antoine Caubet, Pauline Laidet, Françoise Lervy et Patrick Azam les soutiennent avec talent. Ne perdez pas une minute pour aller tous les applaudir. Ils le méritent vraiment.

De Gilles Granouillet, auteur qui lui est familier, François Rancillac monte cette fois *Ma mère qui chantait sur un phare*.

C'est un roman théâtral initiatique, au fil duquel deux jeunes frères vont devoir poétiquement, chacun à sa manière, panser des plaies familiales toujours saignantes; départ du père, mort de la soeur aînée par noyade, délire éthyhque de la mère qui s'expose nue devant une foule d'hommes. Vues à hauteur d'enfants, les choses de la vie, comme on dit, apparaissent différemment colorées La mort d'un chien ou le démarrage intempestif d'une pelleteuse peuvent être dotés - malgré leur caractère prosaïque - d'une réelle valeur symbolique. Subtilement zébrée d'éclairs lynques, l'écriture de Granouillet fait la part belle à des sautes d'humeur imprévisibles qui en font tout le prix. Dans une scénographie de Raymond Sara fondée sur de successifs dévoilements, ils sont six (Patrick Azam, Anthony Breurec, Antoine Caubet, Riad Gahmi, Pauline Laidet et Françoise Lervy) à prêter vie à ce conte à grandir debout, dont le charme continue d'agir bien après la représentation

Les Trois Coups

6 Janvier 2013 - Laura Pla

Et la mer(e) et l'amour ont l'amer pour partage

François Rancillac crée le beau texte de Gilles Granouillet, « Ma mère qui chantait sur un phare », dans une mise en scène qui fait la part belle aux acteurs et à notre imagination. Un moment de poésie braconné sur les terres de l'enfance, entre tribulations picaresques et fantaisie, amour et amertume.

Ma mère qui chantait sur un phare conte l'histoire de deux frères qui quittent l'enfance parce que leur mère s'est perdue dans son chagrin et s'est mise à chanter nue sur le phare d'à côté. C'est une histoire abracadabrante où l'on rencontre un conducteur de pelleteuse amoureux des pompons, un fantôme, un bouledogue, Dieu le père... On n'a pas à y déceler le départ entre le vrai et le faux, les vivants et les morts, le merveilleux et le miracle religieux. De fait, tout ça n'a pas encore de sens pour Marzeille et surtout pour son petit frère Perpignan. Or, ce sont ceux qui racontent, ou mieux, qui nous révèlent leurs pensées tandis qu'ils vivent, sur un principe assez similaire à celui du commentaire sportif.

Ainsi, le texte a des saveurs d'enfance. Ingénu et vert, il s'amuse des gros mots, ose les rimes faciles (« C'est beau, c'est du mohair, c'est mon cadeau d'anniversaire ») et les images (« Tout droit, tout gris, c'est l'étang. Des fois, il frisotte »). Ce n'est donc pas une écriture blanche, incolore, et sans doute, cela déplaira à plus d'un. Pourtant, elle laisse la part belle à l'imagination. « Les gens imaginent » nous répète comme un refrain le conducteur d'engins. Et, en effet, c'est ce que nous ne cessons de faire au cours de la représentation parce que nous tenons en équilibre sur le fil de la narration.

Dans le bleu de la mer

Pas de scénographie réaliste, donc. À nous d'imaginer le phare et cette femme de chair toute rose qui y est perchée. À nous encore de voir cette forêt où passent les deux frères, et puis la pelleteuse dans laquelle ils grimpent et provoquent tous les désastres. Devant nous est seulement tendue une grande voile rapiécée couleur de chair, où s'ouvrent des fenêtres. Et, derrière, une autre voile, et enfin, la mer. La pièce s'achève dans le bleu de la mer : le plateau est vide alors, mais luisant comme une flaque d'eau sur la plage. C'est bien un décor qui laisse la place au vaste rêve. Et l'on voit tout grâce au talent des comédiens. Leur engagement, la capacité qu'ils ont tous à s'amuser de leur personnage sans jamais les prendre de haut est admirable.

Voilà donc une drôle d'odyssée, celle des hommes (petits et grands) perdus face à des mystères féminins aussi vastes que la mer. Ils se croient grands tous ceux-là avec leur pelleteuse, leur phare bien dressé, les petites bêtes qu'ils tuent, ou les mamans et les épouses apprivoisées. Et puis, boum, celles-ci s'en vont, elles se retrouvent dans une baraque avec le marchand de vin, ou sur un phare qui vogue au loin, quand elles ne s'abîment pas, toutes petites encore, dans les flots. Alors, c'est la débandade... C'est humain et drôle. C'est la vie malgré tout ! À découvrir.

Capitaines courageux

François Rancillac ouvre le bal de la rentrée théâtrale 2013, au théâtre de L'Aquarium, avec un drôle de conte d'hiver. Fable initiatique et onirique, récit social tragico-comique, « Ma mère qui chantait sur un phare », pièce signée Gilles Granouillet, ne bouleverse pas tout à fait, mais trouble et séduit. Deux enfants livrés à eux-mêmes, une mère fantasque et désespérée qui chante nue sur un phare, un mystérieux pêcheur qui broie du noir, un conducteur d'engin et sa femme adultère, une apparition, une chienne et ses chiots... le tout en bord de mer, entre dunes, forêt et carrière. A la fin de la pièce les mystères seront résolus (trop peut-être), les enfants retrouveront leur père et deviendront des hommes...

Sortir des rêves trompeurs

Pièce « littéraire » alternant dialogues, récit à la troisième personne et monologue, « Ma mère qui chantait sur un phare » raconte le chagrin des petits et des grands, les rêves fragiles d'une humanité étriquée. Sortir des rêves trompeurs, bons ou mauvais : tel est le difficile apprentissage que vont vivre nos deux petits héros, Marzeille et Perpignan. Le directeur du théâtre de L'Aquarium a su éviter le réalisme et la psychologie.

L'atmosphère est plus proche de Maeterlinck que d'Ibsen. Subtile scénographie qui voit la mer triompher d'une brume de rideaux en plastique et les âmes flotter sur scène, sous forme de pupitres. Rancillac et Raymond Sarti (son scénographe) font chanter le plateau comme un opéra, sous les lumières oniriques de Marie-Christine Sonia. Les gamins Marzeille et Perpignan sont joués par déjeunes comédiens adultes, Riad Gahmi et Anthony Breurec, qui puisent en eux, avec talent, la poésie de l'enfance et la brutalité des hommes. Le reste de la distribution est de bonne tenue : sobre, jouant le décalage. Belles scènes de la « danse du pompon » ou de la disparition de la jeune fille dans les flots. Final acrobatique (où tout est dit en rafale) rondement mené... Le spectacle est joli, sérieux, on passe un délicat moment doux-amer avec ces deux vrais/faux enfants, capitaines courageux, surfant sur les vagues d'un vieux monde perdu.

Quel beau spectacle en ce début de nouvelle année que nous présente François Rancillac !

S'attaquant à l'écriture-puzzle de Gilles Granouillet, le metteur en scène, nous propose un conte initiatique, relatant les tribulations de deux frères en mal d'amour -Marzeille et Perpignan- drôle et tendre à la fois, où devenir grand passe par l'apprentissage -rocambolesque- de la solitude et le constat d'un monde adulte défaillant.

Ce jour là, les deux gamins sont bien décidés à sauver maman. Une fois de plus celle-ci a été prise d'un coup de folie : grimpée en haut du phare de cette bourgade innommée de bord de mer, imbibée et nue comme un ver, elle « chanthurle » son désespoir à l'océan. Telle une sirène, elle attire les hommes du village qui, face à sa nudité, libidineux et goguenards, voudraient bien goûter au fruit défendu. Il y a donc urgence !

« Pourquoi elle fait ça, maman ? Pourquoi elle fait pas comme les autres ? » demande Perpignan à son frère aîné Marzeille.

Sur le chemin qui les mènera au pied du phare, cherchant la réponse à cette question, les deux enfants rencontreront Dieu-le père, un conducteur d'engin cocu et fétichiste, une jeune fille mystérieuse, une femme adultère. Ils traverseront une forêt sinistre où un cerbère garde une grande maison, où les grenouilles s'avèreront être des crapauds et ne se transformeront pas en prince charmant, conduiront une pelleteuse-dragon bouffeuse d'Algeco. Au fur et à mesure qu'ils avanceront dans leur périple, les secrets de famille, les secrets des uns et des autres, se dévoileront pour laisser place au dénouement final.

Une écriture qui flirte avec le fantastique

Balançant entre l'intime et le monde, entre style direct et indirect, jouant avec les codes du conte, l'écriture chorale de Gilles Granouillet invite le spectateur à épouser les différents points de vue des personnages. On est à la fois dans ce qui est en train de se passer sur scène et dans le commentaire de ce qui s'y déroule du point de vue de celui qui raconte. Mettre en scène un tel morcellement stylistique est une vraie gageure que François Rancillac relève avec intelligence, brio et sensibilité mettant à jour les indices cachés dans une parole excessive comme les petits cailloux que semait Poucet pour retrouver son chemin. Qu'y a-t-il au bout de celui-ci ? Gilles Granouillet nous tient en haleine jusqu'à la dernière seconde.

Les événements s'enchaînent allegro selon le principe de la cause à effet. On est embarqué de bout en bout par cette épopée moderne qui flirte avec le fantastique. Ici l'onirisme prend forme grâce à des lumières soignées, un son inventif et une scénographie évolutive faite de voiles de bateau rapiécées, qui ajoute à l'étrangeté du récit. En contrepoint les personnages sont traités de façon réaliste, ce qui crée un contraste avec leur environnement et évite ainsi l'écueil du pléonasm.

Les comédiens quant à eux sont pleinement investis dans leurs rôles et les défendent avec conviction. Anthony Breurec, qui campe Perpignan, trouve une liberté dans le jeu qui insuffle une vitalité, une légèreté et une chaleur à l'ensemble de la représentation et ce, d'autant plus que le grand frère, joué par Riad Ghami, s'impose en garçon responsable et protecteur. Ce duo «patatraque » fonctionne extrêmement bien à l'image d'un numéro de duettistes, et est, à bon nombre d'endroits, d'une grande drôlerie enfantine. A la question : quelle bonne résolution prendre en ce début d'année ? Réponse : aller voir « Ma mère qui chantait sur un phare ». C'est une réussite !

François Rancillac, un campagnol des champs à ses heures où il dirigeait La Comédie de Saint-Etienne, un campagnol urbain aujourd'hui comme directeur du Théâtre de l' Aquarium. Force d'initiatives et de volonté, il a creusé des galeries sous scène pour monter et montrer la passion qui l'anime depuis ses débuts, un théâtre d'exigence confondu en adaptations et mises en scène. Dans sa besace, il mélange les auteurs et les genres, et il en conserve un secrètement, très certainement par affinité, mais surtout pour l'originalité de ses textes. Zoom sur un homme qui excelle dans la créativité et dont la diffusion ne se limite pas à l'hexagone, mais se traduit en plusieurs langues. Un parcours estampillé de regards dignes d'intérêt portés à l'écriture de Gilles Granouillet, de Saint-Etienne à Craiova, de Kiev à Zagreb, du Luxembourg à Genève, de Montréal à La Cartoucherie. Sa plume dessine des pleins et des déliés dramatiques, lesquels s'écoulent sous la forme de feuillets radiophoniques sur les ondes de France Culture. De son embarcation, il voit les phares du monde le saluant à ses passages car en marin averti, il évite les écueils et hisse la voile de misaine à contre-courant. Son carnet de bord, des pages noircies d'histoires sombres et extraordinaires où la pudeur et la sagesse ponctuent des existences chavirées entre bonheur et torpeur.

Pour illustrer ce portrait de Granouillet, une analogie pourrait être dressée en concordance à Jiro Taniguchi et à Pierre Loti. Extrait d'une interview de l'écrivain Jean-Philippe Toussaint à Jiro Taniguchi, à Tokyo en juin 2008 : *"Si j'ai envie de raconter des petits riens de la vie quotidienne, c'est parce que j'attache de l'importance à l'expression des balancements, des incertitudes que les gens vivent au quotidien, de leurs sentiments profonds dans les relations avec les autres"*, et à une phrase de Pierre Loti extraite de *La Mer*, une nouvelle publiée chez Calmann-Lévy en 1898 : *"La mer ! – Il semble que ce mot en lui-même ait quelque chose d'immense, avec je ne sais quelle tranquillité de néant"*.

L'histoire. Dans un village côtier, vivent deux frères, Marzeille et Perpignan. Marzeille a décidé de tuer les chiots de sa chienne. L'intervention spontanée d'une jeune fille venue de nul part enrayera l'initiative du garçon. Perpignan entend la voix de Dieu, laquelle lui annonce que sa mère est en proie à une nouvelle crise. Juchée nue en haut du phare, la perversité des hommes du cru les incite à lui jeter des regards lubriques. Ce jour-là, le destin des deux garçons va basculer d'une étrange façon. La complexité du monde des adultes leur révélera les limites du difficilement supportable.

La scénographie découvre trois grands toiles tendues, lesquelles témoignent de l'évolution des mises en situation successives et paramètrent en intensité les bouleversements de la dramatique. Elles finissent par se décrocher pour échouer sur le sol au fur et à mesure que l'intrigue se démêle. L'espace dévolu permet aux protagonistes de créer une dynamique associée à une gestuelle librement articulée sans être mécanique. Correspondance entre le présent et le néant, Marzeille et Perpignan s'accordent dans un jeu pluridisciplinaire consommé de spontanéité, d'émotions et d'interrogations. Ils dament le destin pour essayer de sauver leur mère prisonnière inconsciente de sa propre condition. La honte porte les fers de l'alcool, la perte de soi conduit à commettre l'irréparable, la faillite du couple s'assimile à une renaissance des deux enfants qui cherchent leur légitimité et recherchent leur liberté. Les propos fusent de monologues en dialogues décousus, l'un et l'autre exultent car les cicatrices sont difficiles à camoufler.

Une famille déchirée, ce sont des existences qui se déconstruisent derrière des murs de lamentation et de frustration. Les passerelles établies au rythme de la construction de la famille s'effondrent et de mémoire, subsistent quelques résidus de poussière aspirés par les épreuves du temps.

François Rancillac réalise une mise en scène proche du conte initiatique. La subtilité du texte livre en pâture la lâcheté et la méprise des hommes. Les écorchures mettent bas à la douleur, à la révolte, au mensonge et à une certaine forme d'arrogance au moment où le père réapparaît après un long silence. Les personnages se croisent sans se voir, se bousculent, s'interrompent comme si leur conscience se rappelait à eux. L'étrangeté des rapports humains vus et revus par deux enfants posent la réflexion sur ce conflit latent qui menace de frapper à toutes les portes, la vulnérabilité du couple.

Le texte de Gilles Granouillet est une errance au cœur de l'enfance, un voyage sur une mer perturbée par des vents violents. La mise en scène catalyse avec fermeté et discernement les rebondissements et se ponctue avec élégance comme toutes les belles histoires.

Ma mère qui chantait sur un phare, une pièce magistrale de Gilles Granouillet, à la baguette François Rancillac, à la partition Patrick Azam, Anthony Breurec, Antoine Caubet, RiadGahmi, Pauline Laidet, Françoise Lervy. L'année 2013 débute des plus belles manières au Théâtre L' Aquarium.

La Lettre du SNES

6 janvier - Micheline Rousselet

Pour Marzeille et Perpignan, deux gamins de douze ou treize ans, la journée a commencé étrangement. Marzeille a décidé de tuer les chiots de leur chienne tandis que son frère lui rappelle que d'habitude c'est leur mère qui le fait. La chienne le suit résignée et une frêle jeune fille blonde, surgie d'on ne sait où, va retenir son bras. Perpignan quant à lui se bat avec l'étendage, quand un géant survient, lui annonçant que sa mère a une nouvelle crise et que, juchée sur un phare flottant elle chante à tue-tête, nue sous le regard de tous les hommes du village. Commence alors pour les deux enfants une journée chaotique où en voulant sauver leur mère de la folie et de la honte, ils vont découvrir ce que cachent les adultes, des vies ratées, des amours qui meurent, l'hypocrisie et la rancœur, la médiocrité et les petits arrangements sordides, la douleur de l'abandon et de la mort, mais aussi leur capacité à se battre pour retisser les liens dans la famille, pour comprendre les faiblesses des adultes et pour leur pardonner. On a d'abord un peu de mal à entrer dans ce chaos où l'on croise des chiots dans un sac en plastique, un dogue, une grenouille, Dieu - ou n'est-ce pas plutôt le Père, puisqu'il n'a pas de barbe - un conducteur de bulldozer, la destruction d'un Algeco. Et puis la magie du verbe de Gilles Granouillet opère et l'on se laisse emporter dans cette épopée, où alternent des parties dialoguées, des monologues intérieurs et le récit qui nous fait vivre l'action. Toute la pièce oscille entre présent et passé, réel et imaginaire. Comme dans un conte le merveilleux n'est jamais bien loin. Les deux enfants, que leur mère ne protège plus guère, peuvent compter sur la protection d'un ange, du fantôme de leur sœur aînée et d'une vierge en plastique clignotante. Quant au père il a quelques difficultés à être Dieu et ne réussit pas à être à la hauteur des espoirs enfantins !

La mise en scène de François Rancillac s'inscrit dans cet entre-deux. Inutile de reconstituer le phare ou la carrière, le récit des enfants suffit à les convoquer dans notre imaginaire. Des toiles se déchirent et c'est la force des mots qui nous ouvre les yeux sur le monde qui s'offre à leur regard d'enfant. Pour porter ce texte il fallait des acteurs capables de nous faire sentir les questionnements de Marzeille et Perpignan, leur découverte du monde à hauteur d'enfant, et la folie des arrangements dont sont capables les enfants comme les adultes pour pouvoir continuer à vivre. Anthony Breurec et Riad Gahmi réussissent avec beaucoup de talent à nous entraîner dans cette fable initiatique où l'on glisse imperceptiblement du réel à l'imaginaire.

LA TERRASSE

18 décembre 2012 - N° 205 - Catherine Robert

Mère à la mer !

Le directeur du Théâtre de l' Aquarium met en scène un texte de son vieux complice Gilles Granouillet : l'odyssée rocambolesque de Marzeille et Perpignan, remuant ciel et terre pour sauver leur mère !

Accroche : « Ce théâtre n'arrête pas de réinventer l'art théâtral. » **Que raconte cette histoire ?**

François Rancillac : C'est une saga, écrite comme une sorte de *road movie* en bord de mer. Tout se passe dans un milieu très modeste : Granouillet a le chic pour faire parler ces gens-là, avec toutes leurs contradictions, sans pathos ni misérabilisme, mais avec une vraie dignité. L'histoire se passe donc entre la plage et la ville, au bord d'une mer un peu perdue, ni touristique ni attrayante. Le père est parti et la mère élève seule ses deux garçons, comme elle peut, avec des hauts et des bas. Et ce matin-là, maman a vraiment pétié les plombs ! Elle s'est juchée en haut d'un phare flottant, elle s'est déshabillée, et elle chante tout son malheur à l'océan. Marzeille (le plus grand des fils) et Perpignan (le cadet, ainsi nommé parce que Perpignan est plus petit que Marzeille !) sont prévenus par un étrange monsieur, que Perpignan prend pour le Bon Dieu, et sont guidés par une jeune fille blonde qui apparaît et disparaît : il faut sauver Maman !

Quel est le sens de ce sauvetage ?

F. R. : C'est une sorte de quête d'identité et de vérité, un cheminement initiatique. Marzeille et Perpignan quittent l'enfance, découvrant du même coup leur extrême solitude : ils font appel à des adultes qui sont incapables ou qui refusent de les aider. Ils comprennent que leur mère est une femme, objet de désir possible. Ils ne provoquent que des catastrophes pour la sauver, mettant à jour des secrets de famille, forçant les adultes à quitter leurs petits arrangements. Bref : ils vont obliger ce petit monde ankylosé à bouger.

Comment décrire le texte de Gilles Granouillet ?

F. R. : On voit les choses par les yeux des deux garçons. L'auteur mélange le style direct et le style indirect ; tout est raconté par les enfants. On est un peu dans la même situation que quand on écoute le commentaire en direct d'un match de foot : on vit l'émotion grâce à celui qui la vit et la raconte. Et pour cela, l'écriture de Granouillet possède un incroyable pouvoir d'évocation.

Comment mettre en scène cette mise en abyme ?

F. R. : On est parti d'une question simple : d'où tout cela parle-t-il ? On en est arrivé à l'idée d'une scénographie avec trois rideaux successifs, devant lesquels les personnages viennent raconter leur histoire. Les personnages qui ne sont pas dans l'adresse directe restent à vue dans les coulisses, et interviennent dans le récit de l'autre, un peu comme dans un rêve, ou selon le principe d'un chœur qui n'arrêterait pas de changer de point de vue. Chaque rideau arraché découvre un autre rideau. Au fur et à mesure, l'espace se creuse pour arriver à la pleine mer, qui est un espace vide. Raymond Sarti a imaginé des rideaux en bâche translucide pour jouer sur cet espace onirique de limbes, pour faire apparaître les fantômes. Dans cet espace très simple, presque abstrait, les deux gamins vont raconter toute l'histoire, et la faire naître comme on l'invente sur un terrain de jeu, avec, évidemment un important travail de la lumière et du son. Le théâtre de Granouillet est à la fois très incarné et pas du tout réaliste : il faut donc seulement donner ce qui peut faire image dans l'imaginaire du spectateur. En même temps, et l'air de rien, ce théâtre n'arrête pas de réinventer l'art théâtral. Il nous force à interroger ce que c'est que parler au théâtre, ce qu'il en est de l'espace et du temps : on est sans cesse à la limite de ce qu'on sait faire au théâtre.